
Aïda Kanafani-Zahar

**Anne-Marie Eddé, Françoise Micheau,
Christophe Picard, *Communautés
chrétiennes en pays d'islam. Du début
du VIIe siècle au milieu du XIe siècle*
Paris, SEDES 1997, 240 p., (bibliogr, 28 documents)
(coll. « Histoire Médiévale »)**

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Aïda Kanafani-Zahar, « Anne-Marie Eddé, Françoise Micheau, Christophe Picard, *Communautés chrétiennes en pays d'islam. Du début du VIIe siècle au milieu du XIe siècle* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 116 | octobre - décembre 2001, document 116.14, mis en ligne le 21 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/442>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/442>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

les bouddhistes chinois on opte pour l'unité, chez les protestants pour des congrégations séparées. Les Hispaniques sont divisés. La clé du conflit est souvent dans les mains des deuxièmes générations qui tendent à « américaniser » et à dé-ethnicher leur structure religieuse, préférant parfois la quitter, si elle s'y refuse. C'est donc au cœur de la socialisation religieuse et de la transmission culturelle avec son cortège de tensions que se jouera l'avenir des églises, temples ou mosquées immigrées. Mais comptent aussi l'importance et la régularité des flux migratoires, le statut minoritaire ou majoritaire de la confession, le poids des réseaux transnationaux et la question féminine qui sont autant de variables à considérer.

Chantal Saint-Blancat.

116.14

EDDÉ (Anne-Marie),
MICHEAU (Françoise),
PICARD (Christophe).

Communautés chrétiennes en pays d'islam. Du début du VII^e siècle au milieu du XI^e siècle. Paris, SEDES 1997, 240 p., (bibliogr, 28 documents) (coll. « Histoire Médiévale »).

La question que pose le livre et à laquelle il répond est : quelle est la situation des Églises orientales et de l'Église occidentale d'al-Andalus à la veille de la conquête arabe, et sous la domination des dynasties califales, jusqu'au milieu du XI^e siècle à la veille des croisades en Orient, et la prise de Tolède en 1085 en Occident ? Quatre chapitres tracent la trame du texte : les conditions d'implantation géographique, le statut juridique dicté par les pactes de protection, le dynamisme religieux et enfin les recompositions linguistiques, sociales et religieuses de ces communautés chrétiennes du Proche-Orient et de l'Andalousie. Les Églises orientales sont nées des querelles concernant la nature du Christ. Celles que traitent les auteurs sont : l'Église melkite implantée à Antioche, Jérusalem et Alexandrie, l'Église copte en Égypte, l'Église syriaque en Iraq, l'Église nestorienne en Iraq et Iran, et l'Église maronite au Liban. Une attention particulière est donnée à une communauté d'habitude moins étudiée que les autres, celle des Mozarabes d'al-Andalus.

Une introduction résume les principales étapes historiques dans laquelle se situe la période d'étude, l'histoire religieuse des différentes communautés, la diversité de leurs rites et la richesse de leurs patrimoines. Après avoir traité de la complexité de leurs particularismes tant doctrinaux, linguistiques que liturgiques, l'organisation interne de chaque Église et les

caractéristiques de son dynamisme à la veille de la conquête sont examinées. La situation juridique, à partir des traités *dhimmi* signés entre les musulmans et non musulmans, en contrepartie du paiement du tribut *djizya*, constitue le sujet du deuxième chapitre. Comment ces Églises ont-elles géré leur cohabitation avec l'islam ? Quels liens se sont développés avec cet islam arabe dominant ? Les communautés chrétiennes étaient-elles tolérées ou persécutées ? Les AA. rappellent, à juste titre, qu'une évaluation uniforme quant à l'application des traités de protection ne peut être donnée. La situation historique demande la prudence quant à une généralisation hâtive. Toutefois ils singularisent quelques constantes que les chrétiens, toutes communautés et toutes périodes confondues, devaient assurer en échange de leur protection personnelle et de leur liberté religieuse et juridique : « paiement d'un impôt, obligation de logement et de ravitaillement en faveur des musulmans et interdiction d'aider leurs ennemis » (p. 56).

Les réactions à la domination musulmane ont été différentes selon les communautés, les époques, les pays, et en fonction de la politique religieuse des souverains musulmans. Les liens qui se sont développés entre ces communautés et les autorités musulmanes ont également changé d'une période à une autre, d'une Église à une autre, d'une région à une autre, et suivant les souverains. Ils ont permis l'émergence d'une catégorie particulière de dirigeants politiques, les patriarches. Rappelons que les Églises orientales sont patriarcales, c'est-à-dire dirigées chacune par un patriarche élu par un synode d'évêques. C'étaient eux qui assumaient la responsabilité politique de la communauté qu'ils représentaient. Le terme d'accommodement décrit le mieux les relations qui se développèrent entre les hiérarchies ecclésiastiques et les autorités musulmanes (p. 60).

La vitalité religieuse des Églises des deux grandes familles liturgiques, antiochienne (jacobite et maronite) et alexandrine (copte) s'est renforcée par un dynamisme intellectuel intense, qui s'est exprimé par la production d'une littérature religieuse abondante et variée (apologie et controverses, traités théologiques dogmatiques, hagiographie, littérature ascétique développée dans les monastères, œuvres exégétiques et droit canon), et un mouvement de traduction notamment de traités philosophiques et scientifiques de l'Antiquité. Cette vitalité chrétienne est placée sous le signe de la recomposition ou, encore, de « l'accommodement », non seulement à une situation de domination mais aussi à une nouvelle religion. On peut regretter que cette question n'ait pas été

plus approfondie. Un aspect de cet accommodement est illustré par les conversions des chrétiens, étudiées comme un processus social. Après avoir abordé les motifs d'ordre religieux, économique, et social des conversions, les auteurs concluent que : « Plus que les persécutions, ce furent les pressions sociales, l'usure progressive et la lassitude des chrétiens dues à la fragilité de leur situation, qui les incitèrent à adopter la religion musulmane » (p. 181). À cet égard, des questionnements sur les spécificités du christianisme d'Orient et d'Occident sont posés. « L'intégration » des Mozarabes aurait ainsi été plus complète parce qu'elle s'est plutôt effectuée par la conversion.

Aïda Kanafani-Zahar.

116.15

ESCOLAN (Philippe).

Monachisme et Église. Le monachisme syrien du IV^e au VII^e siècle : un monachisme charismatique. Paris, Beauchesne, 1999, 410 p. (coll. « Théologie historique », 109).

S'agissant du monachisme syrien au V^e siècle, Pierre Canivet (Paris X-Nanterre) a publié, en 1977, un ouvrage consacré au *Monachisme syrien selon Théodoret de Cyr*. Rendant compte de ce travail dans nos colonnes, nous avons souligné – à la suite de l'auteur – à quel point la spiritualité monastique prônée par l'évêque de Cyr tendait – telle que P.C. la décrit – à « domestiquer » le monachisme syrien. De ce dernier, P.C. note qu'« il avait d'abord été très individualiste, visant à l'héroïsme spectaculaire, critique de l'Église établie, éventuellement et aussi capable de se passer de sacerdoce » (cf. *Arch.* 45.368).

L'ouvrage de P.E. (Université de Marne-la-Vallée), qui fait l'objet de la présente recension, évoque, lui, longuement ce monachisme syrien « pré-théodorétien » et tente de montrer qu'il n'a jamais été domestiqué ; c'est lui, au contraire, qui – selon P.E. – a « domestiqué » l'Église syrienne. P.E. donne à son étude un cadre chronologique et géographique beaucoup plus large que ce n'est le cas dans le livre – déjà évoqué – de P.C. Le professeur de Marne-la-Vallée prend les choses à leurs débuts (les origines de l'Église en Syrie, pour autant qu'on peut y accéder) et les mène jusqu'au VII^e siècle, dans une Syrie allant d'Antioche jusqu'à la Mésopotamie araméophone. Là où P.C. ancrerait sa recherche à un évêque, à son diocèse restreint, en un pays fortement hellénisé, P.E. s'efforce à décrire le profil d'une Église aux clochers multiples, dans ses évolutions entre une époque d'« ascèse ostentatoire » (ou

d'« excès ascétique ») et une autre de « normalisation ratée ».

Selon P.E., les IV^e et V^e siècles voient l'Église syrienne se rapprocher du « modèle impérial », c'est-à-dire épiscopalement structurée autour des sacrements et de la grâce institutionnelle. Mais le monachisme précédent persiste, pour qui l'ascèse – parfois spectaculaire –, le célibat, l'expérience quotidienne de l'Esprit jouent un rôle premier dans la recherche et l'obtention du salut. Dans cette opposition entre Église-organisation – hiérarchie-sacrement d'une part, et Église de l'intensité ascétique et mystique d'autre part, les laïcs constituent un enjeu central. Pour P.E. les moines ont besoin de ces derniers pour vivre et survivre, le travail ne figurant pas au centre de l'ascèse monastique syrienne ; par contre, les moines sont des producteurs de charismes, l'extraordinaire étant ce que lesdits laïcs – facilement influencés par les moines – désirent d'eux en vue de leur salut. De fait, et toujours selon P.E., la religion prêchée aux laïcs – même par les prêtres « diocésains » et les évêques – semble avoir été entre les V^e et VII^e siècles – essentiellement ascétique et charismatique, plus que sacramentelle. Mais lorsque les évêques encouragent les moines à accepter l'ordination, le poids – numérique entre autres choses – de ces derniers dans le rapport évêques-moines-laïcs fait que les seconds cités trouvent un intérêt stratégique à accepter la proposition épiscopale ; cette dernière visait pourtant, originairement, à les « domestiquer ». Mais, dès lors, les moines introduits en nombre dans l'« Église hiérarchique » vont en devenir peu à peu des pôles d'organisation et de direction, en une époque – IV^e-VII^e siècles – où l'Église et l'État byzantins éclatent, au Moyen-Orient, sous l'effet de facteurs divers, théologiques et ecclésiastiques y compris. L'A. conclut, dans la logique des analyses historiques entreprises, à un affrontement entre « deux perceptions du christianisme, fondées sur deux logiques propres, difficilement conciliables ».

Bien que P.E. n'en dise ni n'en suggère rien, les conclusions qu'il nous offre entrent en consonance parfaite avec les prémisses problématiques de sa recherche. Celles-ci s'inspirent en effet ouvertement de l'exégète-sociologue Gerd Theissen ; c'est le cas en particulier lorsqu'il s'agit d'analyser le modèle d'organisation et les logiques idéologiques à l'œuvre dans le christianisme syrien le plus ancien (cf. *op.cit.*, p. 20 et s.). On s'étonne donc peu que la logique de recherche ainsi mise en œuvre aboutisse à des conclusions qu'aucun sociologue un peu frotté à l'œuvre de Max Weber – et/ou d'Ernst Troeltsch – ne refuserait d'avaliser. La